PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS ...	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER	$13.15	$7.35	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 9 AOUT 1907 — 80ème Année

Journal d'un Vaudevilliste

Est-il encore temps de parler de Béranger ? Il n'y a que quelques jours qu'on a célébré son cinquantenaire, mais—c'est à remarquer—depuis que des voitures font des 150 kilomètres à l'heure, les morts vont encore plus vite qu'autrefois.

Quand je dis qu'on a célébré le cinquantenaire du vieux chansonnier, cela veut dire que ses œuvres, comme celles de tous les écrivains célèbres en son cas, sont tombées dans le domaine public et ne rapportent plus rien à ses héritiers, ce qui doit être, en effet, une perte pour eux.

J'ai connu Béranger, ce qui ne me rajeunit pas, mais qu'est-ce qui peut me rajeunir maintenant? Jadis, les anciens connaissaient la fontaine de Jouvence ; elle aussi aura fini probablement par prendre de l'âge et mourir de vieillesse !

J'étais, ou plutôt mes parents étaient voisins du "grand homme." nous demeurions sur le boulevard du Temple, ce brave boulevard du Temple que je pleure toujours ! et l'ami de Lisette demeurait rue de Vendôme, aujourd'hui rue Béranger, du reste.

J'étais gamin, et avec tous les gamins d'alentour nous jouions à le saluer quand nous le rencontrions ; il nous rendait courtoisement notre salut, malgré notre jeune âge, car il aimait volontiers à saluer.

Je le vois encore, grand, fort, un peu courbé, les cheveux longs tombant sur le coup, l'air d'un vrai bonhomme, d'ailleurs, qu'il était ou qu'il voulait être.

Il passait souvent sur le boulevard ou dans sa rue, soit qu'il sortît ou qu'il rentrât chez lui, et nous le guettions pour avoir son coup de chapeau.

—C'est moi qui l'ai eu le premier ! disions-nous entre moutards.

—Non, c'est moi !

Et celui qui l'avait vraiment eu le premier était fier et allait le dire chez lui.

Je me souviens qu'un de mes petits camarades, croyant être très aimable, lui dit un jour en le saluant de toute l'ampleur de sa casquette :

—Bonjour à M'ame Lisette!

Ce qui fit rire le vieux chansonnier.

—

Plus tard, quand j'étais un jeune homme, j'allai à son enterrement, par pure curiosité et bravade ; on avait fait courir le bruit qu'il y aurait du grabuge à cet enterrement — Béranger représentait alors toute l'opposition républicaine, et le second Empire avait pris des mesures d'ordre sévères.

Il y eut, en effet, plus de cent mille personnes qui suivirent le modeste convoi de l'homme qui avait tant chanté Napoléon Ier, et qui, mort, faisait presque peur à Napoléon III.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il ne se passa rien, et que la cérémonie s'effectua dans le plus grand calme. J'allai jusqu'aux portes du Père-Lachaise, puis, comme on ne me permit pas d'entrer, sous le prétexte que le cimetière était plein, je n'insistai pas et je revins tranquillement sur mes pas.

Mais j'avais fait ma petite manifestation et j'étais content !

La mort de Béranger déchaîna sur presque tous les théâtres des pièces d'à-propos, où l'on célébrait le poète en chantant ses plus célèbres chansons.

Aux Variétés, on joua une pièce très réussie de Clairville et Lambert Thiboust, dont la principale interprète était Déjazet — Déjazet, la véritable Lisette du chansonnier qui l'avait tant de fois et si bien incarnée dans la Lisette de Frédéric Bérat.

La charmante et obligeante femme chantait cette fameuse Lisette à tous les bénéfices possibles. On ne le lui demandait même plus tant on était sûr d'avance de son concours. Un artiste préparait le programme de la représentation et commençait par dire :

—Nous aurons d'abord Déjazet dans la Lisette.

Ce qui ne manquait jamais.

La seule fois où la pauvre grande artiste ne put pas chanter sa fameuse chanson, ce fut à son propre bénéfice : elle était impotante et vieille ; on l'avait assise dans un fauteuil, et ses camarades l'entouraient ; elle essaya le premier couplet, mais n'eut pas la force de dire le second.

Elle l'avait trop chantée pour les autres !

—

Du temps de Béranger, on aimait beaucoup les chansons, plus qu'on ne les aime à présent.

On en chante, c'est vrai, mais ce sont des chansons — avouons-le entre nous — par à peu près, sans rimes et sans règles, je ne dis pas sans esprit

Les chants de Béranger sont des petits poèmes qui, non seulement, respectent les lois de la prosodie, mais ont souvent des rimes aussi riches que les odes de Banville.

J'ai demandé un jour à Victor Hugo ce qu'il pensait du chansonnier et de ses œuvres.

—C'était un homme de talent, m'a-t-il répondu, et qui a fait une douzaine de très jolies chansons !

On chantait dans toutes les réunions de famille, dans tous les banquets, au caveau, dans les goguettes.

La nouvelle génération ignore peut-être ce que c'était que celles-ci : c'étaient des assemblées de modestes chansonniers, lesquelles se tenaient non moins modestement et le plus souvent dans une salle privée de marchand de vins.

La goguette nommait un président, qui s'ornait d'une sonnette présidentielle et respectée.

Tout le monde avait le droit d'entrer dans la salle, à la condition de s'y tenir convenablement et surtout d'y prendre une consommation.

Si l'on voulait chanter ou faire entendre une de ses productions, on allait au comptoir, derrière lequel se tenait le président, et on se faisait inscrire.

J'ai le souvenir d'avoir commis dans une de ces assemblées l'acte de cabotinage le plus audacieux de ma vie, qui en compte déjà des quantités !

—

Je devais bien avoir dans les quinze ou seize ans ; je faisais déjà plus de chansons qu'il n'est permis à un jeune homme bien élevé d'en faire !

Un soir, en passant rue Charlot, une rue qui avoisine le boulevard, je vis le premier étage d'un marchand de vins brillamment illuminé. Je me rappelai qu'une goguette se tenait là, et alors l'idée me vint d'y monter et d'y faire connaître une de mes œuvres !

Je n'hésitai pas d'ailleurs une minute, aussitôt l'idée conçue, aussitôt exécutée ! Je grimpai au premier étage ; la salle était déjà pleine de braves gens, dont quelques dames, tous et toutes plutôt des artisans, qui prenaient une consommation quelconque et écoutaient pieusement les chansons que chacun dégoisait à tour de rôle.

Je m'assis à une table, où je commandai un petit verre d'eau-de-vie de quinze centimes ; c'était tout ce que mes moyens me permettaient ; puis j'allai au comptoir et je me fis inscrire pour "dire" une de mes œuvres, et j'attendis.

Mon tour tarda un peu, il y avait beaucoup d'inscriptions, mais je remarquai que l'assemblée était très indulgente et applaudissait tout ; cela me donna bon espoir.

Enfin mon tour arriva !

—La parole, dit le président, est au chansonnier Ernest Blum, pour se faire entendre dans un de ses ouvrages.

Et bravement je me levai et j'attaquai une de mes chansons.

—

Je murmurai le premier couplet, mais d'une voix tellement peu mélodieuse et si faible — la voix que j'ai encore et qui étonnerait bien Caruso — que dans l'assistance on cria : "Plus haut!"

Ce "plus haut !" m'intimida. Au second couplet ma voix baissa encore d'un ton.

—Mais on n'entend rien du tout ! cria-t-on d'un peu partout.

Au troisième couplet, aucun son ne sortit de mon gosier, je le mimai littéralement.

Le président, paternel, sentit que le moment était venu de me tirer d'embarras :

—Combien de couplets a votre charmante œuvre, chansonnier Blum ! me demanda-t-il.

—Douze !

—L'émotion qui vous étreint en ce moment ne vous permettra jamais d'aller jusqu'au bout ; reposez-vous quelques instants, je vous rendrai la parole quand vous serez remis.

Et, naturellement, il ne me la rendit jamais ; il me la rendit d'autant moins que, cinq minutes après, je disparaissais, honteux de mon aventure et de mon échec.

J'oubliai même dans ma retraite précipitée de payer les quinze centimes de mon petit verre.

C'est tout ce que j'ai gagné à ce premier contact avec le public !

ERNEST BLUM.

Salons d'autrefois.

Mme Munster, dont nous avons annoncé la mort dans son château de Chevincourt, était la veuve du regretté M. Munster, qui faisait partie d'une phalange d'agents de change à la fois hommes épris de lettres et d'art : MM. Courpon, Manuel, Blerzy, Roland-Gosselin, Bazire.

Mme Munster était une des rares survivantes de cette pléiade de femmes charmantes qui brillèrent d'un si vif éclat pendant les dernières années du règne de Louis-Philippe et sous le second Empire, et dont les salons réunissaient alors l'élite de la société.

Que de souvenirs n'évoquent-ils pas ces "salons", centres par excellence des gloires littéraires, des diplomates, des femmes à la mode, des membres du Jockey-Club, où l'esprit régnait en maître, où le badinage restait dans les limites du bon ton, dans ce milieu élégant où fusionnaient pourtant des éléments si divers !

Parmi les "salons à la mode", après la Restauration, celui de Mme Lebrun était un des plus fréquentés : la grande artiste aimait beaucoup la musique et les dilettanti se faisaient une fête d'assister à ses mardis pour y applaudir la célèbre cantatrice la Grassi. Ce "salon" était le rendez-vous des légitimistes.

Le baron Gérard habitait rue Bonaparte une modeste maison. Tout ce que Paris comptait de plus brillant se rencontrait chez lui le mercredi. Que de noms illustres défilèrent dans ce "salon": de Humboldt, l'abbé de Pradt, Pozzo di Borgo, le peintre Guérin, le comte de Saint-Aignan, Eugène Delacroix, Mérimée et Stendhal, Mme Delphine Gay, Mme Ancelot, M. Bertin, le maître tout puissant du "Journal des Débats," Delescluze, Patin, Alfred de Vigny, etc.!

Le "salon" de Mme Ancelot avait des visées autres; c'était en quelque sorte une succursale et pour quelques-uns une porte d'entrée de l'Académie française.

Avant 1848, le "salon" de Charles Nodier, installé dans un splendide appartement de la place Royale, réunissait les célébrités du temps, mais principalement de l'Ecole nouvelle : c'était le salon des romantiques, ce qui exaspérait les classiques égarés dans ce nid de guêpes.

Le "salon" de Mme Récamier dit en ce seul mot toute l'histoire de la vie de cette femme célèbre.

—

D'autres "salons" eurent aussi leur heure de succès pendant cette période qui précéda la révolution de 1848 : celui de Mme de Boigne, de la duchesse d'Abrantès, où elle recevait un petit nombre de notabilités de la noblesse impériale et de la littérature contemporaine. Citons aussi le "salon" du vicomte d'Arlincourt, qui habitait rue Neuve des Capucines, et y donnait des fêtes splendides où le Tout-Paris d'alors se précipitait.

Un salon célèbre marquera la transition entre la monarchie de juillet et la république de 1848, c'est le "salon" de Mme de Girardin.

La liste des "salons" s'allonge à dater de cette époque.

Celui de la comtesse Le Hon, femme du ministre de Belgique à Paris, peut être placé hors de pair. Le Duc d'Orléans y fréquentait assidûment. La comtesse Le Hon, qu'aidait si bien sa fille, la princesse Poniatoska, tint le sceptre de l'élégance et de l'esprit. Jusqu'à ses dernières années le salon de Mme Le Hon, sur lequel il a été tant écrit, est de ceux qui marquent une époque et dont la postérité retient le nom.

Sous l'Empire, à côté de la Cour et des salons purement officiels, on doit citer deux salons fort élégants où se réunissaient des éléments très divers. Mme Drouyn de Lhuys, née de Saint-Cricq, se rattachait au faubourg Saint-Germain et beaucoup de ses parents, alliés ou amis ne craignaient pas de se montrer dans les salons du ministère. Chez la comtesse Walewska, née comtesse Ricci, dont le charme et la grâce étaient pour beaucoup dans l'agrément de ses réceptions, des membres de l'opposition royaliste fusionnaient sans se heurter avec le monde officiel ou élégant de la Cour impériale.

Suprêmement brillant et élégant était le salon de la marquise de Las Marismas, devenue vicomtesse Aguado par son mariage et enlevée si prématurément.

On ne peut quitter la rue de l'Elysée sans se rappeler que la belle duchesse de Mouchy, toute jeune mariée, y habitait à la fin de l'Empire et commençait la série de ces brillantes soirées mi-royalistes, mi-bonapartistes, qui ont donné si longtemps à son salon un particulier attrait.

—

La comtesse Tascher de La Pagerie, née princesse de La Leyen, et mère de la comtesse Stéphanie, aimait à recevoir aux Tuileries, qu'elle habitait, un clan d'amis appartenant à différents groupes étrangers ou français.

L'Empereur ne s'opposait nullement à ces amalgames, dont il pensait tirer quelque bien. Quand par hasard il se rendait chez un grand officier de la couronne, comme le général Fleury, au Louvre, il ne lui était nullement désagréable qu'on lui présentât des personnes qui jusque-là avaient évité de se montrer aux Tuileries. C'était de tous les salons demi-officiels celui où l'on rencontrait, à côté des femmes les plus élégantes, le plus grand nombre d'académiciens, d'hommes de lettres, d'artistes, de savants. Mme Fleury n'oubliait pas qu'elle était la petite fille de Gay-Lussac; le général, qui avait beaucoup d'esprit, était l'ami intime d'Arsène Houssaye, d'Emile Augier, d'Octave Feuillet. Dans sa jeunesse il avait été celui d'Alfred de Musset.

Parler lettres et arts, n'est-ce pas évoquer ce salon des Muses que fut celui de la Princesse Mathilde ?

Plus près de nous, on a le souvenir des salons du duc de Broglie, de la comtesse d'Haussonville, de la marquise d'Harcourt, qui étaient les centres du monde orléaniste, académique, parlementaire, et de ceux de la duchesse de Bisaccia, de la duchesse Pozzo di Borgo, de la duchesse de Maillé, de la comtesse de Castries, etc.

Citons encore les salons si brillants de la duchesse de Cambacérès, de la duchesse de Bassano, la veuve du grand-chambellan ; de la baronne Schickler, de la comtesse de Pourtalès, de Mme Sancy de Parabère, de Mme Aubernon de Nerville et de tant d'autres femmes qu'on nous excusera de ne pas citer, mais dont personne n'a oublié le charme exquis, la grâce et l'intelligence.

Echos de Partout.

—Cinq ingénieurs belges sont arrivés à Lhassa (Thibet), pour y prospecter, mais le résident chinois leur a refusé le sauf-conduit nécessaire.

—Le timbre de 50 heller de Bosnie-Herzégovine représente une belle voiture automobile à carrosserie fermée. Attention d'autant plus délicate que le pays n'a pas de routes.

—La Compagnie P. L. M. vient d'inaugurer un service d'omnibus automobiles pour desservir les différentes gares de la ville de Lyon.

—Les catholiques de l'Etat du Maine (E. U.) demandent à Rome la division du diocèse de Portland, avec un évêque franco-américain pour les Américains de langue française.

—Il semble certain qu'un trust formidable de l'acier est en formation, très avancée déjà, dans le Royaume-Uni.

—Une commission, nommée en Russie pour établir la modernisation des uniformes de l'armée, jugés si défavorablement au cours de la guerre de Mandchourie, vient de conclure à la reprise de ceux que l'armée portait il y a trente ans, sous Alexandre II!

—Le féminisme ne compte pas que des échecs en Angleterre : 1904 femmes y siègent actuellement aux conseils de l'Assistance publique et de l'enseignement.

—Des détachements permanents de télégraphie sans fil sont créés en Allemagne. Ils tiendront garnison à Berlin, Francfort-sur-l'Oder et Coblentz.

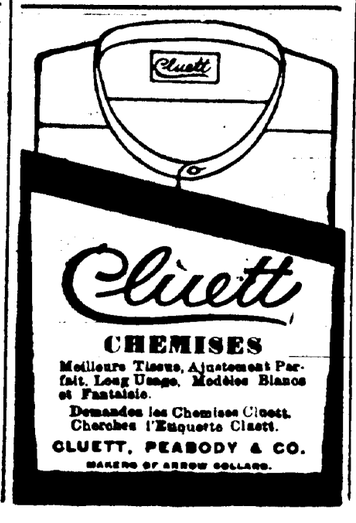
—Un colonel anglais préconise l'arrosage des routes avec une solution de chlorure de chaux pour arriver à la suppression de la poussière.

—En 1906 il a été relevé, à travers toutes les mers du globe, 367 récifs nouveaux, reconnus dangereux pour la navigation.

Incendie d'un élévateur à grains à Baltimore.

Baltimore, 8 août—L'élévateur à grains de la Compagnie Baltimore and Ohio, situé à l'angle des rues Henrietta et Howard, a été détruit aujourd'hui par un incendie ainsi que tout son contenu.

Les pertes matérielles dépassent 200,000 dollars.



La navigation aérienne en Allemagne.

La Société d'études pour la navigation aérienne à moteur vient de publier le règlement d'un concours pour le perfectionnement des ballons dirigeables.

Les conditions de cette épreuve prévoient spécialement la légèreté des moteurs qui devront avoir un minimum de 20 chevaux de force, la sécurité en ce qui concerne les chances d'incendie, et enfin la marche silencieuse de tous les organes. On examinera aussi très particulièrement les conditions de fonctionnement du moteur quelles que soient les différentes positions du vaisseau aérien par rapport à la verticale ou à l'horizontale.

Ce concours a été décidé à la suite des expériences du dirigeable Zeppelin, de celles du major de Parseval, et surtout après la sortie du dirigeable militaire qui a marché il y a quelques jours pour la première fois.

La commission du concours est présidée par le professeur Slaby; en font également partie le major Gross, le capitaine von Keeler, le major de Parseval et les professeurs Klingenberg et Lutz.

Le nouveau dirigeable allemand a entrepris récemment sa troisième ascension. Il a été conduit par l'ingénieur Basenach et le capitaine von Sperling. Il a facilement manœuvré dans toutes les directions en s'élevant jusqu'à une hauteur de 1,200 mètres, et il est retourné à son point de départ, le champ de tir de Tegel, trois quarts d'heure après l'ascension. Il fera ses ascensions quotidiennement.

LA SITUATION AU MAROC.

Bombardement de Mazagan par le croiseur français "Du Chayla."

Tanger, 8 août—Les officiers d'un navire arrivé ce matin à Tanger, de Casa Blanca, rapportent que le calme est rétabli parmi les indigènes et que les européens ne courent plus aucun danger. Le bombardement de Casa Blanca par les croiseurs français a duré quarante-huit heures. Le quartier indigène a subi des dommages considérables.

L'escadre du contre-amiral Philibert partie d'Oran lundi matin est arrivée hier après midi à Casa Blanca. Les troupes du corps expéditionnaire français qui se trouvaient à bord de cette escadre ont été immédiatement débarquées.

Le rapport du bombardement de Mazagan par le croiseur "Du Chayla" est officiellement confirmé.

—Paris, 8 août—En dépit de la ferme intention manifestée par le gouvernement français de s'en tenir strictement aux termes du traité d'Algésiras dans son œuvre de répression au Maroc, la presse française donne à entendre clairement que la France, à moins que la situation ne s'améliore rapidement, est entrée dans une entreprise longue et pleine de difficultés.

Les journaux expriment l'opinion que la France, à laquelle incombera la difficile tâche de rétablir l'ordre dans ce pays troublé, se trouvera forcée d'occuper l'un après l'autre tous les ports du Maroc et probablement obligée d'envoyer un corps expéditionnaire à Fez, corps dont les événements rendront peut être le retrait subséquent impossible, comme le cas s'est présenté lors de l'occupation de l'Egypte par les forces britanniques.

Il est probable aussi que le bombardement de Casa Blanca produira sur les marocains le même effet qu'a produit sur les égyptiens le bombardement d'Alexandrie, et aura pour résultat de relever le prestige de la France au Maroc. Les journaux complètent ce parallèle en ajoutant que l'envoi d'un corps expéditionnaire à Fez produirait probablement des effets semblables à ceux qui ont suivi la victoire des troupes anglaises à Tell et Kebir.

Le "Petit Parisien" publie aujourd'hui une intéressante interview avec un haut personnage du ministère des affaires étrangères d'Allemagne qui n'aurait pas caché que le gouvernement allemand se rendait parfaitement compte de la logique de la situation et qu'il était prêt à admettre l'incontestable prédominance de la France au Maroc" à condition que la France voulut bien reconnaître ce bon procédé en ouvrant le marché français aux valeurs gouvernementales et industrielles allemandes.

—Londres, 8 août—Une dépêche de Tanger annonce que la plus grande partie de la ville de Mazagan, sur la côte occidentale du Maroc, a été détruite par le bombardement du croiseur français "Du Chayla". Les consulats et les maisons habitées par les européens n'ont pas souffert de la pluie d'obus.

Le bruit court que pendant le bombardement de Mazagan les marocains ont attaqué le quartier israélite de la ville et ont tué un grand nombre de personnes.

—Tanger, 8 août—Deux mille soldats français ont été débarqués hier soir à Casa Blanca. Le quartier israélite a été pillé par les Marocains.

Suivant un rapport parvenu ce soir à Tanger les rues de la ville sont pleines de cadavres et le quartier marocain est en ruines.

Les quelques maisons épargnées par les obus des navires de guerre ont été détruites par le feu qui a pris dans les décombres immédiatement après la cessation du bombardement.

Tous les magasins sont fermés et la population pauvre commence à souffrir du manque de vivres.

Les consuls étrangers ont ordonné la réouverture des magasins et ont établi un tarif spécial pour les vivres afin d'épargner les souffrances de la faim aux habitants pauvres.

Les européens résidant à Casa Blanca sont tous sains et saufs, les uns à bord des navires de guerre, les autres dans les consulats qui sont gardés militairement.

ordonner la révocation du contrôleur des douanes français.

Passé ce délai ils attaqueront la ville. Les hommes de la tribu des Andj-erra, près de Tanger, sont en pleine activité et l'on redoute que la ville soit attaqué par surprise.

Alger, 8 août— Le transport "Oasis" ayant à son bord 300 tirailleurs algériens et deux batteries d'artillerie de montagne, est parti aujourd'hui pour le Maroc

—Tanger, 8 août—L'ordre donné par Mohammed et Torrès, le représentant du Sultan à Tanger, d'emprisonner tous les indigènes qui exprimeraient des sentiments anti-français, a causé une excellente impression parmi les membres de la colonie européenne.

Grève à Washington.

Washington, 8 août—Les ouvriers du bâtiment ont résolu de se mettre en grève. La grève prendra effet demain matin à sept heures.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE lui rappelait un pénitencier; que chacun faisait pénitence ici pour quelque faute commise dans un autre monde; que les portes de ce pénitencier ne s'ouvriraient devant nous que pour un autre monde. Il a dit Que les hommes intelligents n'employaient jamais le mot Bonheur; qu'il n'existait pas de condition heureuse. Nous pouvons, cependant, améliorer la condition du pauvre. Nous pouvons avoir pitié de ceux qui peinent et qui pleurent; de ceux qui s'acheminent lentement vers la tombe. Nous DEVONS aider les malades; nous DEVONS donner. On est plus heureux de donner que de recevoir. "La compassion des misères d'autrui doit être infinie; elle agit comme une pluie bienfaisante sur un sol aride. Bien heureux celui qui donne."

Donnez s'il vous plaît, car ce don doit aider le pauvre; votre petite obole pourrait sauver la vie d'une personne méritante qui est à la veille de devenir poitrinaire. Participez à cette grande charité, donnez comme nous donnons notre affection aux morts illustres. Prenons avec enthousiasme et de tout cœur une noble résolution et Donnons. Veuillez bien ne pas remettre, mais envoyer votre contribution immédiatement à

W. G. TEBAULT,
Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane,
217 RUE ROYALE.

1¢ jour—1 an